

HÊTRE OU NE PAS ÊTRE

Michel Garrigue

Éditions ThoT
Roman

Originaire de Bordeaux, Michel Garrigue – après des études quelque peu décousues – devient apprenti dans la pâtisserie familiale qu’il dirigera ensuite pendant une vingtaine d’années. Il consacrera son savoir-faire et sa passion à un produit féérique et précieux : le chocolat. Michel Garrigue commence à écrire tout naturellement en tenant les carnets de route de ses nombreux voyages. Son imagination fertile lui souffle des textes variés qu’il laisse vagabonder des estives pyrénéennes jusqu’au désert de Djibouti. Après un premier roman sur le monde de l’ovalie, il publie aujourd’hui un récit inspiré de son observation à la fois attentive et onirique de la nature.

Chapitre 1 : Novembre 1811

La pluie glaciale cinglait son visage sans qu'il y prêtât la moindre attention et son large chapeau de feutre noir tressautait au rythme du galop de son cheval. Il était sorti lentement de la ville endormie afin de ne pas attirer l'attention, évitant les grandes avenues et s'assurant qu'il n'était pas suivi. Il remercia le ciel que cette nuit d'orage camouflât l'écho des sabots martelant les pavés glissants. Les habitants de la ville provinciale étaient claquemurés derrière leurs volets clos et seuls quelques réverbères à la flamme chancelante chassaient de leur halo pâle les ombres inquiétantes qui rôdaient encore dans les ruelles.

Il poussa sa monture encore une lieue, puis s'arrêta devant un pré bordé d'un vaste bois aux essences diverses. Il descendit ouvrir la barrière branlante et y attacha rapidement les rênes de son cheval qui, d'un œil interrogateur,

lui demanda pourquoi, ce soir, il n'avait pas le droit d'aller gambader dans son enclos favori. Il sortit de ses fontes une large pelle au manche court, puis s'engagea d'un pas déterminé à travers les hautes herbes couchées par les rafales de vent. Ses bottes de cuir s'enfonçaient dans la terre détrempée dans laquelle sa cape sombre traînait, se chargeant de boue gluante. Il compta cent pas et s'arrêta. Sa longue silhouette se détachait comme un spectre sur l'écran noir zébré d'éclairs.

Il se débarrassa de la pesante besace qui pendait à son épaule et commença à creuser. Les pelletées de terre grasse semblaient légères au bout de ses bras puissants et une petite fosse de moins d'un mètre vint rapidement s'ouvrir à ses pieds. Sans prendre le moindre repos, il sortit de son sac en toile une lourde boîte métallique dont il ôta la clef qu'il enfouit dans sa poche. Il déposa le coffret avec précaution au fond du trou et le recouvrit de quelques poignées de terre. Puis, guidé par les feux du ciel, il se dirigea avec sa pelle vers la lisière du bois. À son orée, il s'arrêta quelques instants et laissa son regard glisser vers un jeune arbre légèrement différent de ses congénères et portant fier sa petite ramure déjà solide.

En peu de temps, il en dégagea délicatement les racines et traîna la motte vers le trou au prix de nombreuses glissades ponctuées de jurons inaudibles. Il redressa le petit tronc vigoureux et le plaça au-dessus de la boîte. Enfin, à

grands coups de pelle rageurs, il reboucha le trou, prenant soin de tasser quelques mottes d'herbe pour en camoufler la trace.

— Cette fois, ils ne me prendront pas tout, murmura-t-il dans sa barbe. Sois un bon gardien, petit arbre, je reviendrai.

Il caressa les branches de sa main rugueuse. Puis il se détourna sans un regard.

Demain il partirait rejoindre les troupes de l'empereur qui faisaient route vers la Russie.

Chapitre 2 : Antoine Hette

Il y a trente ans, mes parents me baptisèrent Antoine. Enfin, baptisèrent, si on peut dire. Avec un père communiste convaincu et une mère athée, mon front n'a jamais vu l'ombre d'un bénitier ni reçu la moindre onction d'huile d'olive extra-vierge première pression à froid. Ils m'appelèrent donc Antoine. Sur le moment je n'avais rien à redire à mon prénom. Mais les années passant, quand je me suis rendu compte qu'il serait associé à vie au patronyme familial « Hette », je me suis demandé si mes parents n'avaient pas un peu forcé sur la bouteille pour fêter ma naissance. J'aurais préféré un Édouard, plus classe, quoique dans un éclair de lucidité je le trouvasse un peu épicier. Ou Jean-Philippe. Deux prénoms pour le prix d'un ! Au moins plus tard on peut choisir. Ou encore Alexandre, qui fait tout de suite penser à quelqu'un de grand, moi qui suis tout petit.

Bref, ce fut Antoine. Pour maman, c'était en souvenir des élucubrations du chanteur qui la faisait hurler de rire sur Canal+. Papa, « pseugien ultra » – entendez par là supporter assidu du PSG en toute circonstance – aurait préféré Luis en hommage à Fernandez, mythique attaquant de l'équipe des années quatre-vingt, mais maman trouvait que ça ne faisait pas assez français.

Mon père, cheminot de base, plus attaché à sa prime de pénibilité qu'à la ponctualité de ses machines, aurait voulu que je devienne footballeur pro. Au « Pseuge », bien sûr. Avec la panoplie Adidas, le rat crevé savamment découpé sur mon crâne et les tatouages plein les bras parce que sur les mollets on ne les voit pas à cause des chaussettes. Hélas, mon mètre soixante-dix et ma haine du sport en général firent plonger ses rêves dans un abîme de déception.

Maman, femme de manège à la Foire du Trône, faisait tourner le petit carrousel qu'elle avait hérité de son père, où les enfants vomissaient régulièrement leur quatre heures dès qu'elle passait la vitesse en position moyenne. Elle m'aurait bien vu prendre la suite quand elle comprit – assez tôt – que mes aptitudes au foot étaient au moins égales à celle du Pape pour le saut à la perche, mais les miasmes de ces petits choux et la sueur des forains, c'était pas mon truc. Ma sœur, Juliette, de cinq ans ma cadette, faillit prendre la succession, mais bien lui en prit, une inversion de lettre la fit devenir femme de ménage. Pas chez les bourges du XVI^e,

non, mais femme de son ménage : enfants (trois), maisons (deux), mari (un). Lui, mon beauf, était agent immobilier, ce qui explique qu'à trente ans à peine il avait déjà sa maison principale à Paris et sa maison secondaire dans le Sud-Ouest, sachant que la secondaire devenait de plus en plus la principale vu le temps qu'il y passait.

Mon petit frère, Jean, tout court, lui, jouait au foot au PSG. Ou plutôt au baby-foot au PSG, pendant ses heures de pause à la buvette dont il avait la haute responsabilité. Mais il avait quand même le rat crevé sur la tête, papa était content.

Moi je suis devenu employé de banque. Ou plus précisément « employé aux écritures ». Pas à la suite d'une orientation aléatoire d'un quelconque conseiller pédagogique qui envoie sur des voies de garage des troupeaux entiers d'élèves égarés comme un maquignon son cheptel à l'abattoir, ni par désœuvrement coupable ou sous quelque pression familiale, non, juste par choix. Étonnant, mais complètement délibéré.

Employé aux écritures, quel pied !

Savoir qu'on va être payé toute sa vie à écrire sans avoir le stress de la page blanche, cauchemar des éditeurs plus que de l'écrivain d'ailleurs puisque c'est lui qui fait l'avance des fonds, c'était pour moi l'assurance d'allier passion et survie dans un monde où il est rare de pouvoir concilier les deux. Sauf que dans une banque, les écritures sont

plutôt comptables et ce sont surtout des chiffres que nous devons aligner sans fin. Mais je me vengeais sur les rapports manuscrits qui doivent accompagner parfois la présentation de comptes douteux ou virant subitement au rouge vif. Alors dans ces cas-là, je prenais ma plus belle plume, ou plutôt mon plus beau clavier, et je me délectais. Je notais, je décrivais, « j'emphasais », j'extrapolais, j'imaginai, bref je saoulais mon directeur de mots, de phrases, de chapitres, tant et si bien qu'en général le dossier était rapidement classé afin de ne pas avoir à subir un éventuel deuxième rapport qui n'aurait fait qu'accroître le temps alloué à chaque client.

Ah ! Employé aux écritures, le plus beau métier du monde.

Tout petit, à l'âge de tenir mon premier crayon de mes doigts malhabiles, j'alignais déjà des pages entières de *a* de *b* et autres composants de l'alphabet, fasciné par cette pointe magique qui traînait derrière elle des courbes, des droites, des pleins, des déliés, succession de lettres minuscules, majuscules, parfois italiques, qui viendront plus tard former des mots, et enfin des phrases. Mes plus belles punitions étaient de recopier cent fois « je ne parlerai plus en classe » (géométrie), « je ne viendrai plus en classe sans avoir appris ma leçon » (histoire) ou encore l'éternelle « je n'oublierai plus mon carnet de notes » (en général). La joie, l'extase, à la maison le soir, de retranscrire sur papier à carreaux ces douces sentences. Pas une lettre ne dépassant l'autre, pas une

rature ou un accent oublié. Et quelle rapidité ! On aurait dit un tachygraphe hystérique qui noircit de son frêle balancier les rouleaux de papier millimétré. Parfois, je recopiais même deux cents fois la punition par plaisir et pour la joie de voir le regard éberlué du pauvre professeur craignant que la sévérité parentale n'ait doublé la sanction.

Je compris très vite qu'outre l'alignement de mots et de phrases bêtement récitées, l'écriture était le vecteur parfait de mon imaginaire exacerbé. Tout ce qu'on ne pouvait pas dire pouvait être écrit. Chaque été, il me fallait trois cartes postales par destinataire afin d'avoir assez de place pour commenter mes vacances sur le dos cartonné du port de La Rochelle ou du rocher de Rocamadour. Au lycée, mes devoirs de narration de quinze pages étaient monnaie courante quand mes voisins de banc remplissaient péniblement deux ou trois feuillets en prenant soin de bien espacer les chapitres. Les dix-huit et dix-neuf, fièrement soulignés de rouge, venaient régulièrement décorer mes copies, au grand dam des autres professeurs qui n'avaient le choix qu'entre les cinq premiers chiffres pour évaluer le reste de mon travail.

Un soir, papa rentra à la maison avec la mine des mauvais jours et se lança dans une grande discussion avec maman, dans la cuisine où je faisais mes devoirs :

— La banque a téléphoné ce matin à mon travail.

— La banque ? répondit maman avec un étonnement soucieux.

— Oui. Il paraît que nous sommes à découvert !

— À découvert ?

Le mot honni était lâché. La honte, l'opprobre se jetait sur nous.

— Oui, de deux mille euros, paraît-il.

— Deux mille euros ? Mais comment est-ce possible ? Nous faisons attention à tout, pas une dépense superflue, je tiens les comptes au centime près. Ce n'est pas possible. Jamais à découvert depuis trente ans. Ils se sont trompés.

— Ils m'ont dit que l'employé aux écritures avait fait une erreur et ils veulent me voir demain. Mais ne t'inquiète pas, ça pour me voir, ils vont m'entendre...

Interpellé malgré moi par cette discussion qui mettait maman proche de la crise de nerfs, j'intervins :

— Papa, c'est quoi un employé aux écritures ?

— C'est... Eh bien, c'est le mec qui nous fout dans la merde...

Papa et son français toujours bien léché... Pas très élégant comme définition, mais depuis ce jour, ou plutôt le lendemain, après m'être précipité sur mon dictionnaire, mon avenir était inscrit au fronton d'une succursale bancaire : je serai « employé aux écritures ».

Le jour suivant, papa revint tout guilleret de son entrevue avec le directeur de l'agence Banque populaire de Suresnes.

— Alors ? demanda maman qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Tout est arrangé. Je lui ai dit que ça n'allait pas se passer comme ça et qu'ils allaient voir ce qu'ils allaient voir. Il en menait pas large le dirlo.

Là, je pense que papa fanfaronnait un peu, profitant de ce que la situation avait tourné en sa faveur. J'imaginai plutôt :

« Bonjour, monsieur Hette. Asseyez-vous. Nous sommes désolés de vous avoir dérangé. Voilà, un de nos employés a fait une erreur sur votre compte.

— Ah ? Une erreur ? Et ça va me coûter combien pour ne plus être à découvert ? parce que vous savez, nos revenus avec ma femme et tout ce que nous prennent les impôts, c'est pas le Chili...

— Le Pérou...

— Quoi, le Pérou ?

— On dit « c'est pas le Pérou », pas le Chili. Mais enfin, bref ne vous inquiétez pas, monsieur Hette, au contraire, je vous ai fait venir pour vous annoncer une bonne nouvelle. Avant-hier, quand nous avons vu que votre compte était à découvert, nous avons fait quelques pointages et nous nous sommes aperçus que des erreurs avaient été commises par notre agence. Après vérification, nous avons découvert que vous n'étiez pas à découvert.

— J'y comprends plus rien, moi, avec vos découverts. J'ai des sous sur mon compte ou non ?